

**BOB TAZAR**



**L'ESPRIT  
D'EQUIPE**

TheBookEdition



# **L'ESPRIT D'EQUIPE**

## **Du même auteur**

Chef, oui chef !

(Mémoires d'un troufion de la 88/10 – 1<sup>ère</sup> fournée)

TheBookEdition, 2010

Monsieur !

(Chroniques collégiennes nengone)

TheBookEdition, 2012

**BOB TAZAR**

**L'ESPRIT D'EQUIPE**

**Mémoires d'un troufion de la 88/10  
- 2<sup>o</sup> fournée -**

**TheBookEdition**

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

CopyrightDepot.com

Certificat de déclaration de droits d'auteur n° 00060348-1

© 2016, TheBookEdition  
ISBN 978-2-9536642-2-5

*« La civilisation est caractérisée, avant tout, par la volonté de ne pas faire souffrir gratuitement nos semblables. Selon les termes de cette définition, ceux d'entre nous qui se soumettent aveuglément aux exigences de l'autorité ne peuvent prétendre au statut d'hommes civilisés. »*

*(Stanley Milgram)*

*« Pour marcher au pas d'une musique militaire, il n'y a pas besoin de cerveau. Seule la moelle épinière suffit. »*

*(Albert Einstein)*

*Pour Fabien et Benjamin,  
qui n'auront pas la chance  
de connaître ÇA.*



## Épilogue

Une déflagration ! Un coup de tonnerre ! Ou, plus exactement, un tsunami ! Oui, c'est cela, un énormissime tsunami psychologique. Une vague gigantesque qui nous a submergés, Château et moi ! Qu'est-ce qu'on a ramassé, les deux ! Vingt-huit ans après les faits, tous les détails de notre arrivée dans le hall d'entrée du bâtiment affecté à notre section 2 sont encore bien présents dans mon esprit. Une dizaine de coreligionnaires d'infortune nous accompagnaient, avec le même air hagard et craintif en bandoulière. Une phrase, une seule, prononcée sans rire mais la voix grondante par un empaffé de gradé inconnu.

Lundi 7 novembre 1988, peu avant 16 heures...  
Quand tout a réellement basculé...

Nous finissions tranquillement nos préparatifs, en chambre, en vue d'une virée très attendue à Marseille, ville de tous les plaisirs (je passe sur le fait que, après trente-cinq jours de captivité, même une soirée dans les quartiers Nord de Conakry, ravagés par une épidémie de peste bubonique, pouvait faire rêver. Cela est un autre débat). C'est alors qu'une annonce retentit dans le haut-parleur, résonnant dans les couloirs et les chambrées de la caserne avec force larsens aussi agressifs qu'inquiétants. Cela jeta un léger voile sur notre quiétude momentanée. Une succession de noms commença alors à être jetée en pâture à la vindicte populaire, avec ordre de se présenter, toutes affaires cessantes, dans le hall d'entrée situé au rez-de-chaussée du bâtiment. Il était très rare que ce genre de convocation débouchât sur des honneurs ou des décorations officielles. Les Viêts ayant eu la bonne idée de ne pas attaquer pendant ces dernières semaines, je n'avais guère eu l'occasion de mettre en exergue ma bravoure légendaire et de sauver la Patrie. Et ce n'était pas mon coup de balai d'une efficacité aussi relative que syndicale qui pouvait me valoir la considération de mes chefs, qui en avaient sûrement vu d'autres.

La journée s'était jusque là déroulée, si ce n'est dans le meilleur des mondes, du moins de la moins pire des manières possibles. Le défilé en forme

d'apothéose effectué quelques jours plus tôt sous les yeux émerveillés des huiles locales, ainsi qu'un dernier week-end sur base à s'emmerder librement, cela fleurait bon la fin des classes. Après cinq semaines acharnées où nous avons eu tout loisir de sonder les bas-fonds de l'âme humaine, le stress emmagasiné commençait à retomber peu à peu, comme une bite de sénateur. Dans une heure environ, nous en aurions en effet officiellement terminé avec nos *classes*, période de formation hygiéniste et obligatoire, très en vogue dans l'armée française avant la fin du siècle dernier. Grenades à plâtre et récurage des chiottes n'ayant maintenant plus aucun secret pour nous, il ne nous restait plus qu'à finir notre année de formation (onze mois quand même) en roue libre, morne-ment affalés derrière un vieux bureau branlant, en fonction de notre affectation.

Cela signifiait, entre autres joyeusetés, toute latitude pour passer nos futures nuits (trois cent trente quand même, si je ne m'amuse) à l'extérieur de l'établissement. Pour ma part, ces nuits, dans un premier temps au moins, se dérouleraient (sauf improbable invitation galante de dernière minute due à mon charme naturel ou au prestige de l'uniforme) chez l'aviateur Donguy, marseillais d'adoption. Ce dernier avait également proposé le gîte (pas le couvert, n'exagérons rien) à l'aviateur Coustes, qui s'était lui aussi déclaré enchanté, tu penses bien ! Entre autres

attraits, le coquet F2 mis à notre disposition comprenait un placard d'ami très agréable, un clic-clac aussi défoncé qu'attrayant qui occupait les neuf dixièmes de la pièce principale et, grenade sur le calot, l'absence totale de gradés dans un rayon de dix kilomètres. Ce dernier détail aurait d'ailleurs suffi, à lui tout seul, à emporter notre adhésion. Château-Minois, le quatrième mousquetaire de la bande, avait choisi, quant à lui, de rentrer à Toulon chaque soir retrouver sa chère et tendre. Pour nous quatre, tout était préférable à la perspective de dormir à la caserne, comme s'apprêtaient à le faire bon nombre de nos compagnons bidassiers, bloqués sur base pour raison idéologique, ou économique, ou géographique et moins à cheval que nous sur les principes. Nous nous apprêtions donc à vivre, pour tout le restant de l'année, un régime de semi-liberté, finalement assez appréciable après tout ce que nous avons enduré.

Les réjouissances programmées pour cette soirée étaient on ne peut plus alléchantes : pizzeria et piano-bar, dans un cocktail viril de franche camaraderie et de joie de vivre ! Après trente-cinq jours où la seule distraction digne de ce nom avait été de tirer au pistolet-mitrailleur sur des cibles en carton et de se badigeonner la gueule au noir de bouchon, cela n'était pas loin de représenter le nirvana. Nous attendions ce moment avec la fébrilité et l'impatience d'un jeune puceau s'apprêtant à grimper les escaliers

d'un bouclard sordide, le cul trépidant de mademoiselle Ulla en point de mire. C'est te dire !

Dès l'annonce des premiers élus, nous nous interrompîmes, subitement inquiets et l'oreille tendue. « Château-Minois » fut le premier nom de la chambre à retentir dans les coursives.

« Qu'est-ce qu'ils ont bien pu encore inventer, ces corniauds ? » laissa-t-il fuser la bouche pincée, en levant les yeux au ciel tout en remontant d'un doigt nerveux ses lunettes à grosse monture.

Château-Minois est, à ma connaissance, l'unique individu de ce XX<sup>e</sup> siècle finissant à utiliser encore le vocable « corniaud ». Dans d'autres circonstances, cela aurait certainement fait sourire, mais l'instant s'y prêtait fort peu, d'autant moins que mon propre nom venait lui aussi de retentir dans le haut-parleur, presque en écho à celui de mon infortuné camarade.

– Putain ! m'exclamai-je pour ma part, faisant fi du lyrisme château-miniesque pour laisser place à une interjection plus en rapport avec mon trouble et mon inquiétude du moment.

La liste complète de douze noms fut égrenée une seconde fois, confirmant ainsi que Château et moi étions bien les deux seuls élus de la chambre 210. A l'intérieur de cette dernière, un silence pesant s'était abattu. Chacun de nos camarades nous fixait maintenant avec empathie, ce qui est un sentiment fort appréciable, à condition toutefois de ne pas être celui

qui le suscite. Pour ma part, j'avais, inconsciemment du moins, déjà compris ce qui nous attendait. Château et le reste de la 210 également, j'imagine. Mais personne n'osait formuler à haute voix cette hypothèse par trop évidente. Volonté de ne pas augmenter la tension, crainte superstitieuse... Un peu de tout cela, sûrement.

Au moment où nous franchîmes le seuil de la chambrée pour nous en aller au devant de notre destin, je croisai le regard de l'aviateur Donguy. Il m'adressa un signe discret qui se voulait, du moins le croyait-il, apaisant. Mais son air inhabituellement crispé démentait clairement sa louable intention.

**SO-LI-DA-RI-TÉ**  
**(avec nos camarades)**

Laissons provisoirement de côté mon destin cacaxieux et retournons dare-dare trois semaines plus tôt. Encore bien loin de la fin des classes, je me trouve alors plongé en plein sommeil profond. Un – très bref – moment de répit.

Je ne me souviens que très rarement de mes rêves. Quelques flashes, des successions d'images plus ou moins décousues qui s'évaporent bien vite, rien de plus. Il paraît que c'est un entraînement, une habitude à prendre... Disons alors que je ne me suis jamais entraîné. Et pourtant, ce rêve là, je me le rappelle très bien. Sans aucun effort, malgré toutes les années qui ont passé.

*Il fait nuit. Je suis en train d'errer comme une âme en peine dans une cour de caserne. Les proches, autorisés à rendre leur petite visite automnale pour soutenir le moral des troupes,*

*sont repartis quelques heures plus tôt. L'Ombre du sergent Bambois s'approche de moi, se découpant sur le pavé luisant. Elle est immense, encore plus disproportionnée que l'original. Je la salue tout bien, dans les règles, comme on m'a appris à le faire. Surprise !, l'Ombre m'apprend, avec ses mots à elle, (« c'est bon, laisse tomber c' tralala, tu peux m'dire tu ») qu'aujourd'hui tout ce protocole est obsolète et qu'on peut se tutoyer joyeusement. Et moi, buté comme je peux l'être parfois, qui lui file du « chef, oui chef ! » en veux-tu, en voilà...*

Cette scène a réellement eu lieu, tu ne l'ignores pas. La seule différence est que, dans la vraie vie, il faisait jour et que le caporal Roland remplaçait l'Ombre de Bambois. La suite, quant à elle, relève donc uniquement de mon imaginaire.

*Des « chef, oui chef ! » jusqu'à plus soif, jusqu'à faire complètement sortir l'animal de ses gonds.*

*Bambois, qui a soudainement remplacé sa propre Ombre, me hurle de le tutoyer. Ses yeux se révulsent. Il sort une arme.*

*On s'empoigne. Un coup part.*

*Le Fâcheux qui s'écroule.*

*Je me mets à courir, alors qu'une sirène stridente retentit.*

*Des hommes en treillis se lancent à ma poursuite, en poussant des hurlements dégénérés dans la nuit.*

Un sentiment curieux me tripaille. Tu crois que j'ai vraiment tiré sur Bambois ? Je me rends compte que cette idée, loin de me faire horreur, me procure tout au contraire un certain bien-être. Le seul bémol



réside dans l'incertitude concernant le résultat de mon acte. Une crainte, une seule, en fait : l'avoir raté...

Il est clair que, depuis mon arrivée dans la BA 114 d'Aix-les-Milles, le sergent Bambois représente l'archétype de l'humanoïde despotique qu'ô combien j'exècre. Le parfait petit fonctionnaire aux ordres, sur lequel tout régime d'exception se plaît à fonder son autorité. Physique ingrat, suintant la frustration par tous les pores d'une peau grasse et bourgeonnante, il dissimule son évident manque de maturité derrière une animosité et une bêtise sans limite. Sa ridicule moustache de confession hitlérienne ne contribue pas à rehausser l'attrait de ce triste sire. « Tu ne tueras point » est un adage qui ne me laisse pas indifférent. Mais faire une exception, qui plus est en rêve, pour cet ersatz d'hominidé ne me semble pas foncièrement choquant outre mesure. La justice, dans une société de droit, permet d'éviter la regrettable loi du talion. Mais le droit s'arrêtant à la barrière d'entrée de la Base Aérienne 114...

Je n'ai pas le loisir d'analyser plus profondément mes sentiments. La sirène stridente continue de rugir dans mes oreilles et une agitation indescriptible règne maintenant autour de moi.

« Ho, Bob ! Grouille, debout !

J'ouvre péniblement un œil.

– Alerte au feu, garçon ! On doit être dans la cour dans moins d'une minute ! »

C'est Donguy qui s'agite, en filant des coups de basket – blanche – dans l'armature de mon lit. Je bondis, maintenant complètement éveillé, saute dans mes rangers, m'enveloppe réglementairement dans la couverture et suis en courant mes camarades de chambrée. Même le petit Favre, pas spécialement réputé pour sa vivacité, m'a devancé !

Descendre quatre à quatre les deux étages.

Faire bien gaffe à ne pas se prendre les pieds dans les lacets flottants ou les couvertures défaits et éviter ainsi de s'éclater la tronche sur le rebord d'une marche.

Puis courir, courir...

Nous nous retrouvons tous quelques instants plus tard au centre de la cour, dans un semblant de garde-à-vous essoufflé. Il faut être lucide, nous n'offrons pas à proprement parler l'image d'une troupe d'élite de nature à faire faire pipi de trouille dans leur froc à d'hypothétiques Nord-coréens sanguinaires. Lacets défaits, pyjamas de travers, couvertures jetées à l'emporte-pièce sur nos épaules, regards hébétés, yeux collés, nez rougis... Mais nous sommes bien là, ce qui, dans un premier temps du moins, devrait être le principal.

Face à nous, le caporal-chef Littré, la brute épaisse tout en gras musclé, le videur de boîtes de

nuit qui tape d'abord et qui consulte la liste des invités ensuite. Il nous attend, impassible dans le grand froid, dans l'attitude caractéristique des gens de son espèce : jambes écartées, les mains au chaud passées dans le ceinturon et qui s'en vont recouvrir ses virils attributs. En prime, et sans aucun supplément, nous avons droit à son traditionnel sourire stupidement carnassier aux lèvres, deux protubérances répugnantes ourlées de blanc aux commissures. Il fait sauter, dans sa pogne restée libre, un ridicule petit chronomètre de plastique métallisé qui luit à la faible lueur des réverbères fatigués.

Les consignes, en cas d'alerte nocturne au feu, sont claires : chausser les rangers, s'envelopper dans la couverture et descendre dans la cour. Facile ! Ah, oui, j'oubliais... en moins d'une minute. C'est visiblement l'aspect chronométrique de la chose qui chagrine Littré. Il ne tarde pas à nous le faire savoir, d'ailleurs, en agitant son nouveau jouet :

« Soixante et douze secondes ! C'est trop long, la première compagnie ! On vous a dit une minute, putain de vous, ça vous fait... comment... ça vous fait beaucoup trop en plus ! Ho, faut s'retirer les doigts du cul, les gars ! C'est pas l'club Med', ici...

Puis, se tournant vers le sergent Bambois, le caporal Roland et deux sbires inconnus :

– Y sont touchants, hein, avec leurs p'tits quinquets à moitié fermés, non ? R'gardez-moi les ! Y en

a même qui dorment encore... On dirait des mignons p'tits animaux... M'en vais te les réveiller, moi...

Ayant repris son souffle, il se retourne une nouvelle fois vers nous, en poussant une soudaine beuglante qui réverbère jusqu'au fin fond du bout des Bouches du Rhône :

– Ho, bande de branleurs ! V'croivez p't'être qu'vous pouvez continuer à ronfler la bouche ouverte, comme des tapettes qu'attend leur nourriture, hein ? C'est comme ça qu'vous f'rez quand on s'fera attaquer à coups d'missiles SCUD à travers d'la gueule ?

En 1988, je n'avais encore jamais entendu parler des fameux SCUD de conception soviétique qui ne seront popularisés que deux ans plus tard, lors de la première guerre du Golfe. Au contraire de Littré, donc, qui, comme tout bon stratège militaire qui se respecte, se doit d'anticiper la menace ennemie :

– Vous savez pas qu'ça fait mal, hein, un bon p'tit SCUD à travers d'la gueule ou dans l'trou duc' ? Hein ? Ho, putain d'vous, les mecs, j'entends rien !

– CHEF, OUI CHEF ! »

Je laisse le susdit chef s'enliser irrémédiablement dans un monologue aussi interminable que stérile et tente de me prémunir tant bien que mal du froid piquant en m'enveloppant discrètement dans ma couverture. La propreté douteuse de cette dernière, de

surcroît élimée et pelucheuse, aurait dû, en d'autres circonstances, freiner mes velléités calorifères. Mais, comme dit l'autre, à la guerre comme à la guerre. Et quand on se pèle, eh bien on se couvre.

Litré continue de s'agiter, pilonnant avec constance les premiers rangs à coups de postillons bien sentis, dans des halos de vapeurs hivernales. Il est question de retour en chambre et, surtout, de la perspective bien peu réjouissante d'une seconde alerte au cours de la nuit, à une heure forcément indéterminée. Moi qui comptais reprendre mon rêve grossièrement interrompu...

Nous finissons par recevoir l'autorisation de remonter nous pieuter. Chacun regagne donc ses chers pénates, certains en maugréant timidement, d'autres le plus naturellement du monde comme quand tu reviens du boulot, le regard satisfait du devoir accompli. Pour ma part, et les camarades Donguy, Château et Coustes partagent visiblement mon état d'esprit, c'est tout simplement avec la rage au ventre que je réintègre notre abri.

Une fois sous le régime apaisant du couvre-feu, et sous le couvre-lit, un débat fort instructif s'amorce dans le noir entre les occupants de la 210. Débat dont le thème principal consiste à prévoir à quel moment la nouvelle alerte aura lieu.

« Pas avant une heure, le temps que tout le monde soit rendormi, prémonise Coustes.

– Tu crois ? s'inquiète Baltard.

– Bien sûr, sinon quel intérêt ?

– Parce que tu trouves qu'il y a un intérêt à tout ça ? s'emporte Denis, dans un élan rebelle assez inhabituel pour lui.

– Aucun intérêt, ça c'est sûr ! tranche Château-Minois, toujours aussi catégorique.

– Non, il y a un intérêt. C'est de nous faire chier ! catégorise finement Coustes.

– Et si un jour il y a le feu pour de vrai ? questionne timidement Bonnaud, non sans une certaine justesse.

– Il faut faire des alertes de jour, alors... réplique Donguy, tout aussi justement.

– Oui, mais c'est beaucoup moins drôle, persifle Château.

– À mon avis, l'alerte ne va pas tarder, au contraire.

– Pourquoi tu dis ça ? s'enquiert Favre, toujours aussi curieux.

– Parce que Littré, tout con qu'il est, a aussi envie de dormir, non ? Il ne va quand même pas mettre le réveil et pourrir sa propre nuit, juste pour nous emmerder. »

C'était mon opinion et je la partageais. Si j'avais totalement assimilé le fait que le but des gradés est de rendre la vie insupportable aux appelés, il me paraissait encore inconcevable que cela puisse se faire à

leur propre détriment. Un avis qui n'engageait que moi, basé simplement sur une analyse *logique* des comportements humains. Mais le gradé est-il un être humain ? Et le milieu caserneux supporte-t-il une analyse *logique* ? Je te remercie de me poser toutes ces questions.

La suite des événements me prouva donc combien je m'étais fourvoyé en m'éclairant sur un point : rien ne peut supplanter, dans l'échelle de valeur du dit gradé, la perspective jouissive de pourrir la nuit – et la vie – des misérables morpions placés sous ses ordres.

Puissante, lancinante, stridente, assommante, stressante... ou tout ce que tu voudras en *ante* ou *ente*. Deux bonnes heures après nous être recouchés, la sonnerie d'alerte retentit à nouveau. La protection des rythmes biologiques du sommeil, si chère aux pédagogistes soucieux du bien être de nos chères têtes brunes, est visiblement un concept fort éloigné des préoccupations existentielles de nos supérieurs. En plein sommeil profond, imagine un peu les dégâts ! Rebelote, donc, comme pas plus tard que tout à l'heure : saut du lit, rangers, couverture, escaliers... Tu commences à connaître ça, nous aussi. Mais, cette fois, sous les exhortations de Bambois et Roland, hilares, venus nous soutenir dans cette dure

épreuve et que l'on entend prodiguer leurs encouragements deux étages plus bas :

« Allez, les branleurs ! On s'bouge le cul, putain d'bordel de merde ! »

Le genre d'assistance sonore vagie à trois heures du matin après un deuxième réveil en sursaut qui, loin de me pousser à me surpasser, aurait curieusement plutôt tendance à me faire ralentir. Coustes, Château et Donguy, mes complices de chambrée, également, d'ailleurs. Alors que nous avons pris un départ plus qu'honorable, voilà que nous nous mettons imperceptiblement à ralentir l'allure, au niveau du premier étage. Des collègues aussi pressés qu'empressés commencent même à nous doubler, pestant contre ces chicanes humaines que, putain, merde, bougez-vous le cul du milieu, les mecs !

Nous finissons notre course en trotinant mollement, côte à côte. Il ne manquerait plus que l'on se prenne la main et l'on pourrait presque croire à une arrivée par équipe au marathon des sables, après quinze heures de crapahutage dans le désert, les encouragements de la foule en délire en moins. Littré attend que nous franchissions la ligne d'arrivée imaginaire pour arrêter son chronomètre. Il tient ostensiblement ce dernier au bout de son bras puissamment levé, jetant régulièrement un coup d'œil torve à la petite aiguille. La première compagnie, quant à elle, attend sobrement au garde-à-vous, certains de



ses membres nous lançant cependant des regards aussi noirs que désapprobateurs. Clic ! Terminé !

Une fois alignés, bien à nos places respectives aux côtés de nos petits camarades, Littré s'approche de l'ensemble du groupe, du pas lourd et traînant qui a tant fait pour sa renommée et le grotesque de sa fonction.

« T'ss, tss... lâche-t-il en souriant d'un air désolé, ce qui lui fait branler le calot. Soixante et deux secondes. Deux secondes de trop en plus... Domage... »

Il est à noter la curieuse contradiction entre la gravité apparente de la faute commise et la satisfaction, contenue à grand peine, du caporal-chef Littré. Alors que ce dernier devrait être raisonnablement chagriné de voir ses troupes échouer ainsi si près du but, il peine à réprimer une jouissance intérieure que seul un abandon récent à l'intérieur d'une chèvre, à l'occasion de manœuvres estivales, lui a déjà fait ressentir. La raison d'être de ce genre d'exercice ne serait-il pas, finalement, la sanction espérée plus que le résultat attendu ? Le doute m'habite et je me promets de creuser cette hypothèse de travail à tête reposée.

S'ensuivent d'interminables minutes chargées de ressentiment, pendant lesquelles Littré fixe successivement chacun d'entre nous dans le fond des yeux. Après un pet sonore, mais heureusement sans consé-

quence, du côté de l'aviateur Nicolli, notre chef reprend le crachoir d'une voix vibrante :

« Aviateurs, vous s'rez d'accord z'avec moi, un corps des litres..., comment..., d'élite comme le nôtre y peut pas tolérer l'échec. Or, l'échec de que'sques éléments au nombre de quatre est l'échec d'la section dans toute son entier ! Z'êtes bien d'accord avec moi ?

– Chef, oui chef !

– J'entends rien, bordel !

– CHEF, OUI CHEF !

– Mouais. Et pourquoi ça, hein ?

– ...

– Ho, aviateurs, pourquoi ça ? J'vous l'demande !

– Pourquoi ça quoi, chef ? s'informe hardiment Descamps, un peu perdu.

Une question ouverte, telle que vient de nous la poser le caporal-chef Littré, est relativement inhabituelle. Un bon petit « chef, oui chef ! » des familles est en effet la réponse d'usage de nature à satisfaire, en presque toutes occasions, les interrogations ontologiques de nos supérieurs. Elle flatte le chef, qui a la confirmation qu'il est bien le plus fort, et rassure le sous-fifre, qui se voit dispensé de trop réfléchir. D'où l'embarras suscité en l'espèce.

– Aviateurs, pourquoi 's'que l'échec de que'sques éléments au nombre de quatre c'est l'échec de la section dans toute son entier ? reformule patiemment

Litré, avec l'intonation d'un bègue déchiffrant un parchemin gravé en sanscrit ancien.

Il nous fixe à nouveau longuement, de son regard toujours aussi profondément vide qu'alarmant.

J'aurais bien quelques contributions à apporter, histoire de nourrir le débat naissant, mais je doute qu'elles soient celles attendues. Je me retiens notamment d'argumenter sur le fait que deux secondes de retard, finalement, ce n'est pas si grave que ça, surtout si on met ces deux malheureuses secondes en perspective avec la faim dans le monde, la guerre du Liban ou la chute de l'A.S. Saint-Étienne en deuxième division.

Mais le chef fait ce qu'il veut et il emmerde tout le monde. Comme le con d'Audiard qui ose tout, c'est même à ça qu'on le reconnaît. Ce privilège n'est quand même pas négligeable et explique pourquoi il y a tant de candidats à la fonction. Parce que, sinon, franchement, quel intérêt ? Chronométrer des courses nocturnes de pubères indisciplinés, ça te fait envie, toi ? Je préfère donc m'abstenir courageusement et tente plutôt d'apercevoir, dans l'obscurité blafarde, les pompes d'un blanc crayeux de mon camarade Donguy. Cela reste à ce jour le sujet de divertissement le plus accessible en ce monde définitivement pourri.

Le silence est maintenant total, seulement troublé par les bourrasques d'un vent toujours aussi glacial.

Litré a adopté une crispation faciale que d'aucuns qualifiaient de féroce, yeux plissés et menton en avant, et commence à agiter son oreille d'une paluche nerveuse. Connaissant le bestial, je pressens que l'explosion est toute proche. Gagné !

– Putain de vous ! se met-il soudain à éructer. Vous z'avez jamais entendu parler d'la *solidarité*, hein ? La SO-LI-DA-RI-TÉ. Ça veut dire que'que chose pour vous, La SO-LI-DA-RI-TÉ ? Visib'ement non, si j'mate vos gueules d'ahuris finis. Ils vont vous l'apprendre, au GRI, la solidarité ! Moi j'vous l'dis, bande de tocards. Eh ben, la *solidarité*, ça veut dire que les aviateurs les meilleurs y doivent s'occuper des aviateurs les plus cons, heu, les moins bons. Voilà ce que ça veut dire, la *solidarité*. Z'avez compris, maintenant ?

– CHEF, OUI CHEF !

– C'est pas dommage ! L'échec de que'ques éléments nuls, c'est donc l'échec de toute la section, qu'a pas fait preuve de *solidarité*. C'est pourquoi toute la section elle sera punie demain ! Cékuèfedé » conclut-il superbement, en se tournant fièrement vers le sergent Bambois qui supervisait la scène avec toute l'attention requise dont il était capable. Sans prendre de note, toutefois, à l'impossible nul n'étant tenu.